

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

ELMORE DUFOUR, Président. E. A. AKRSHEU, Administrateur-Délégué. DEPARTEMENT DES ANNONCES. JOS. T. BUDDECKE, Directeur.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Registered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

De 14 novembre 1912. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N. O. Lne. Fahrenheit. Centigrade.

Un discours de M. Churchill.

Le premier lord de l'Amirauté, M. Churchill, a prononcé dernièrement un discours dans lequel il a dit: "Tous nos efforts doivent tendre à amener une paix qui puisse à jamais bannir le spectre de la guerre de ces provinces jadis si fertiles. Nous espérons et nous souhaitons qu'une fois les hostilités terminées, toutes les nations s'uniront dans la détermination qu'il n'y ait plus jamais de guerre, au moins dans ces régions des Balkans. Il y a heureusement de nombreux signes de nature à encourager chez nous cet espoir. Nous sommes ainsi en présence d'événements tels que, si l'Europe était vraiment pénétrée de haine et d'ambition, comme le prétendent parfois les pessimistes, ils auraient provoqué la combustion générale prédite depuis si longtemps. Cependant, autant que nous puissions en juger, tous les gouvernements, sans exception, s'efforcent loyalement d'ajourner leurs différends, afin de maintenir parmi eux l'unité d'action, et usent de toute leur influence combinée afin de mettre un terme à un conflit désastreux et aboutir à une solution équitable pour tous les belligérants et avantageuse pour les populations. M. Churchill ajoute que la Grande-Bretagne peut jeter les yeux sur le passé sans éprouver de remords. Elle peut regarder l'avenir sans anxiété secrète, mais la Grande-Bretagne doit être prête à faire face à toutes les éventualités. "Il est bon d'être patient, il est bon d'être circonspect, il est bon d'aimer la paix, mais cela ne suffit pas: il faut être fort; il faut compter sur soi-même. Et, pour tout dire, quels que

soient nos partis politiques, nous devons être tous unis, il le faut!"

A la Chambre de Prusse, le député polonais Corfanty a protesté contre la tyrannie prussienne. "C'est au moment, a-t-il dit, où les peuples chrétiens des Balkans, soutenus par la sympathie de tous les honnêtes gens, réglent leurs comptes avec les Turcs, que la Prusse foule aux pieds les droits de la nationalité polonaise. La presse pangermaniste excite le gouvernement et ne cesse de troubler la paix internationale."

Femmes de Charité.

Un journal a publié dernièrement un fort curieux plébiscite: "Que souhaitez-vous à la femme d'aujourd'hui?" Telle était la question posée à des académiciens, à des gens de lettres notoires, en un mot aux professionnels de ces sortes d'interviews. Nombreuses et intéressantes furent les réponses, et la plupart en faveur des femmes de jadis. "Que la femme d'aujourd'hui ressemble à celle d'hier!" disait l'un. "Qu'elle se garde d'être la femme de demain!" implorait l'autre. Et ce fut un petit jeu inoffensif et ingénieux. Pour ma part, il me semble que ce qu'il faut souhaiter à la femme d'aujourd'hui, c'est de rester femme, de continuer à être ce mystérieux et déconcertant mélange de ce qu'il y a de pire et de meilleur dans l'âme humaine, avec prédominance incontestable du meilleur. Et d'ailleurs, en réalité, les femmes changent-elles tant que cela? Moins que les hommes, à mon avis. Certes, une évolution se fait en elles, comme en tous les êtres humains; mais cette évolution est plus lente, plus insensible. Elles vivent plus en dehors des grands courants d'idées. Très versatile pour les petites choses, elles ne le sont point pour les choses importantes. Moins hardies que nous, elles sont plus traditionalistes. On peut dire de façon générale que leur caractère varie en proportion inverse de leurs toilettes. C'est toujours à peu près le même cœur qui bat sous les tuniques changeantes, et à peu près les mêmes cerveaux qu'ombragent les gigantesques chapeaux d'aujourd'hui et que découvriront les chapeaux minuscules de demain... ou après-demain... Depuis ces dernières années, cependant, un changement s'est fait en elles qui ne peut échapper à l'œil de l'observateur. Un changement... Le mot n'est pas exact. C'est plutôt l'augmentation, l'épanouissement d'une vertu déjà existante: la Charité. Les femmes ont été de tout temps sensibles et compatissantes au malheur d'autrui. La souffrance les a toujours émus et poussées aux plus nobles dévouements. La soif de soulager est aussi vive en elles que la soif d'aimer. C'est pour cela que, malgré leurs innombrables défauts, elles nous seront toujours supérieures dans le domaine du sentiment. Cet admirable altruisme féminin n'a jamais été poussé aussi loin qu'aujourd'hui. La science, chaque jour plus habile à prévenir ou à sou-

lager les douleurs humaines, est impuissante à en tarir la source. Pour lui venir plus efficacement en aide, la Charité, suivant en cela le mouvement du siècle, a dû se solidariser, se syndiquer, si j'ose dire, pour le grand bien des malheureux.

On ne compte plus les admirables groupements féminins, les ardentes phalanges enrôlées sous la pacifique bannière de la Fraternité. Ce mot sublime, tant invoqué, tant galvaudé, inscrit jadis sur nos monuments publics au lendemain de la Commune, comme par une sanglante ironie, — ce mot de tendresse et de rêve est réhabilité aujourd'hui par les femmes. Croix-Rouge, Union des femmes de France, œuvres et dispensaires de tous genres, je n'en finirais point si je voulais énumérer les innombrables manifestations de charité dont nos bonnes Françaises ont le droit d'être fières. Mme la comtesse d'Haussonville, qui s'y connaît dans la matière, a publié dernièrement un très beau livre où elle donne le tableau de la "Charité à travers la vie". J'en recommande la lecture aux sceptiques et aux désespérés; ils y trouveront un exemple et un réconfort.

La Charité trouve sa récompense elle-même, a-t-on coutume de dire. Cela est vrai. Il n'est pas moins vrai non plus que les femmes riches, élégantes, pour lesquelles la vie "semble" (je souligne le mot) n'avoir que des sourires, qui sont incessamment occupés par des devoirs de famille, de maison et de monde, forment l'admiration et le respect quand, à cette tâche déjà absorbante, elles ajoutent celle de la bienfaisance. Et notez que maintenant elles ne se contentent pas de cette bienfaisance mondaine, un peu superficielle, parfois même un peu intéressée dont certaines femmes se servaient habilement comme d'un marchepied pour atteindre à de plus hautes relations. Non! Elles veulent désormais payer de leur personne, pénétrer dans les refuges de la souffrance et de la misère, soigner les malades, les panser, remplacer à leur chevet les religieuses si maladroitement congédiées. Et elles font cela, les vaillantes, avec une simplicité allègre et sainte qui réchauffe le cœur.

Toutes ces réflexions me hantaient, l'autre soir, dans une réunion mondaine où, par extraordinaire, on s'était franchement amusé. Après une petite matinée dramatique composée d'acteurs-amateurs, les invités une fois partis, on était resté entre intimes et on s'était mis à dîner par petites tables. Le hasard m'avait données deux charmantes voisines, une jeune femme et une jeune fille. Toutes deux se dévouaient activement aux malheureux. La jeune femme, bien que très tendrement attachée à son mari, souffre de n'avoir pas un enfant à aimer; elle verse ce trop-plein de tendresse sur les enfants des autres. Chaque matin, régulièrement, elle se rend dans une clinique de petits pauvres. La jeune fille, elle, va soigner les malades dans les hôpitaux, passe des examens de chirurgie, sera diplômée d'ici peu. Pendant une partie du dîner, au milieu des conversations frivoles et bruyantes des autres convives,

parmi les toasts improvisés et le pétilement du vin de Champagne, nous avons tous les trois parlé... charité, mon Dieu, oui! tout simplement.

Et je vous assure que, pour ma part du moins, la conversation me passionna. Je pénétrais doucement dans l'intimité de ces deux âmes tendres et pures; je compris toute leur délicatesse, toute leur rayonnante humanité. Ces deux sœurs en bonnes œuvres, qui se connaissent et s'estiment, me dirent leur joie à faire le bien, à se dépenser chaque jour en soins et en attentions, à prodiguer les trésors d'une compassion toujours en éveil. La jeune femme m'avoua que sa vie, un peu éteinte et décolorée par la déception de n'être point mère, se ranimait, s'auroreait au contact de ses chers petits malades; la jeune fille me parla avec une très légitime fierté de ses difficiles examens, de son espoir d'être bientôt à même d'exercer une des plus nobles professions qui soient.

Et n'allez pas croire pour cela que notre conversation fut pédante ou guindée! L'une et l'autre de mes voisines ont la simplicité, la gaieté mêmes. Et l'une et l'autre jolies, élégantes, fêtées, coquettes même un peu, riant sans pruderie d'un bon mot un peu osé et s'amusant autant que les autres, plus que les autres même, car les moments de plaisir qu'elles goûtent s'amplifient de toutes la satisfaction du devoir accompli. L'une et l'autre "femmes", enfin, bien "femmes" — et, par surcroît, femmes de Charité. JACQUES NORMAND.

Instruction gratuite, obligatoire et laïque.

Arrivés au régiment, les bleus ont subi un petit examen. Leurs réponses témoignent d'une rare ignorance. En voici quelques échantillons: D. — Qu'est-ce que la Bastille? R. — La Bastille était un monument dont nos pères ont versé le sang sous la royauté. D. — Quels sont les quatre grands fleuves de France? R. — L'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique. D. — Qui fait les lois? R. — Le palais de la justice; elles sont exécutées par une police. D. — Une commune fait réparer ses routes sur une longueur de 2 km. 145, à raison 0 fr. 17 le mètre. Quelle est la somme dépensée? R. — 45,000 francs. (Somme trouvée après une page de chiffres). D. — Un ouvrier possède une somme de 147 francs: il paie 60 fr. à son boulanger, 50 fr. à son boucher. Que lui reste-t-il? R. — 62,405 francs! Un examiné écrit: "Après une journée de l'a-beurre". Les parlementaires répondront: — Qu'importe l'a-beurre de cet illettré puisque c'est grâce à lui que le beurre, l'assiette au beurre, est notre partage? Joli mot d'une centenaire. On vient de lui annoncer avec beaucoup de ménagements la mort de son fils. — Je savais bien que je ne l'éleverais pas, ce petit! s'écriait-elle au milieu de ses larmes.

Le petit avait soixante-dix-huit ans.

PAROLE PROPHETIQUE.

On sait qu'après la guerre de 1870, le maréchal Canrobert, disent les uns, Gambetta, disent les autres, faisant allusion à la revanche, déclara qu'il fallait "y penser toujours et n'en parler jamais". La formule parut heureuse et fit fortune. Il semble pourtant qu'elle soit surtout appliquée à l'étranger, chez les jeunes nations animées de vastes ambitions, comme naguère les Japonais, et comme aujourd'hui les Bulgares. Mais ce que croyons-nous a été le plus apprécié du public, est d'abord le duo de la charmante Mlle Yerna et M. Putzani. "Nous irons à Paris tous les deux," qui a dû être répété. "Adieu pauvre petite table" a été rendu par Mlle Yerna d'une façon admirable. M. Putzani dans le rôle du Chevalier des Grioux a été parfait, et rarement notre public amateur d'opéra a vu sur la scène de notre temple de musique un homme aussi bien adapté à ce rôle, et nous ne pouvons que le complimenter, surtout si nous nous arrêtons sur la scène de St-Sulpice qu'il a rendu d'une façon remarquable. Par le temps qui court, quand la musique moderne est à la mode, pour que le "Trouvère" plaise au public, il faut que les rôles en soient remplis par des artistes d'un mérite exceptionnel.

Découverte intéressante.

M. le compte Begouen a apporté à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, les photographies d'une intéressante découverte qu'il a faite avec ses fils dans la caverne du Tuc d'Audoubert, à Montesquiou-Avantès, dans l'Ariège. Il s'agit de deux statuettes en argile, de soixante centimètres de longueur, représentant deux bisons mâle et femelle et remontant à l'âge du renne. Enfin, dans l'argile du sol de la grotte, on a trouvé des empreintes de pied. Des stalactites fermaient l'entrée de cette grotte et garantissaient l'authenticité de ces statuettes, restées intactes pendant une centaine de siècles.

Des Reliques

Au musée de l'Armée. On vient de placer au musée de l'Armée quatre canons qui furent jadis offerts par le sultan de Turquie Abd-ul-Aziz à Napoléon III. Deux d'entre eux proviennent de l'artillerie du roi de France, François Ier. Les deux autres, datant de 1507 et 1523, proviennent des fortifications de Rhodes et sont marqués des armes du grand maître Villiers de l'Isle-Adam. Ces quatre canons ont été mis à côté de divers canons turcs datant de la même époque, mais fondus pour le Sultan, et qui furent rapportés en 1830, après la prise d'Alger par les troupes françaises. Ces diverses pièces sont dès maintenant visibles à l'Hotel des Invalides.

En route pour l'Amérique

Le peintre Caro-Delvaile s'est embarqué pour l'Amérique, le 9 novembre courant, à bord de la "France." L'illustrateur s'est enfin décidé à interrompre ses importants travaux pour satisfaire aux demandes de plus en plus nom-

breuses qui lui sont adressées de ce côté-ci de l'Océan. M. Caro-Delvaile compte séjourner surtout à New-York et à Boston.

THEATRES.

OPERA FRANÇAIS

Devant une belle salle Manon a été rendu hier soir d'une façon on ne peut plus félicitable. Du commencement jusqu'à la fin la troupe de M. Layolle a remporté un succès complet. Mais ce que croyons-nous a été le plus apprécié du public, est d'abord le duo de la charmante Mlle Yerna et M. Putzani. "Nous irons à Paris tous les deux," qui a dû être répété. "Adieu pauvre petite table" a été rendu par Mlle Yerna d'une façon admirable. M. Putzani dans le rôle du Chevalier des Grioux a été parfait, et rarement notre public amateur d'opéra a vu sur la scène de notre temple de musique un homme aussi bien adapté à ce rôle, et nous ne pouvons que le complimenter, surtout si nous nous arrêtons sur la scène de St-Sulpice qu'il a rendu d'une façon remarquable. Par le temps qui court, quand la musique moderne est à la mode, pour que le "Trouvère" plaise au public, il faut que les rôles en soient remplis par des artistes d'un mérite exceptionnel. Pour la représentation de samedi soir, M. Layolle a, à une exception près, mis au programme les mêmes artistes qui, y a huit jours, ont reçu l'approbation d'un auditoire connaisseur et difficile à contenter. Le rôle de Fernand sera confié à M. Cogliolo, la nouvelle basse, que l'on dit très bon artiste. Si l'on en peut juger par la vente des places réservées pour la matinée de dimanche, "Thaïs" attirera au théâtre un nombreux public. Mlle Charpentier, artiste de si grand talent, sera l'étoile, et sans le moindre doute, sera admirablement secondée par MM. Montano et Putzani. Dimanche soir, "Le Jour et la Nuit", cette pièce si appréciée des amateurs d'opérette, fera salle comble. Quoique la direction ne l'ait pas annoncé d'une façon positive, il est très probable que "Les Contes d'Hoffman" sera la pièce offerte, le 30 novembre, aux officiers de l'escadron qui doit visiter notre port. Le contrôle est ouvert tous les jours, de 10 à 5 heures, chez Werlein, 605, rue du Canal.

TULANE.

William Hodge, dans "The Man from Home," continue à attirer chaque soir une large audience au Tulane. La matinée, mercredi, a été des plus réussies et a prouvé une fois de plus le vrai talent d'artiste qu'a acquis M. William Hodge. Les mises en scènes sont très belles. L'engagement continue toute cette semaine, avec une matinée samedi.

ORESOENT.

Le "Traveling Salesman", la belle comédie composée par M. James Forbes, a attiré une foule énorme au Crescent cette semaine. Les acteurs ont été accueillis à leur entrée en scène, par les applaudissements du public qui apprécie tant cette pièce. Une très belle matinée sera

donnée samedi aux prix populaires.

ORPHEUM.

L'Orpheum prépare un très beau programme de musique et comédie pour la semaine prochaine. Mlle Barry se fera entendre et sûrement charmera le public par sa voix que l'on entend toujours avec un nouveau plaisir. On dit que les costumes nouveaux seront très originaux et de toutes beautés. On pourra, aussi admirer le célèbre ténor lyrique, M. George Scinondit, d'origine française, la troupe de "Vah a troupe" et ses acrobates, Carson et Willard dans le "Dutch in China" et Bogard et Nelson dans "The Man and the Minstrel Man."

Mot pour rire.

En visite: — Enfin, vous voilà revenue de la campagne! Vous allez reprendre vos réceptions, vos diners. Votre premier bal, quand? — Je vous en prie, ne parlons pas des Balkans...

(Groupe de l'Alliance Française.)

ATHENE LOUISIANAIS.

CONCOURS DE 1912-1913. PROGRAMME.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année:

LA FONTAINE ET SES FABLES.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1913 inclusivement. L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or et un prix de 500 francs, ainsi que le comité juge le manuscrit digne d'être couronné. L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille. Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir. Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible, sur papier blanc et non margé, et seulement sur le recto. Ils ne devront pas dépasser 30 pages. Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse. Le comité nommé pour examiner les manuscrits, outre seulement l'enveloppe contenant le nom de concurrent qui a mérité le prix, pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours. Le comité pourra accorder des mentions honorables s'il le juge convenable. Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée. La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique. Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix. Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public. Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme. Les manuscrits dans lesquels on ne sera pas rendu. Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours. Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir. Les manuscrits seront adressés au Secrétaire. Le Secrétaire perpétuel, Eugène E. E. E. P. O. Box 724, Nouvelle-Orléans

Feuilleton

LEBELLE DE LA N. O.

DU SANG DANS LES TENEBRES

GRAND ROMAN INEDIT

PAR DANIEL LESUEUR

DEUXIEME PARTIE

L'un contre l'autre

Tout marcherait-il à souhait? A aucun instant imprévu se survolait-il par les arbres ?...

Ah! que les heures seraient longues jusqu'à ce moment bienheureux où il emporterait sa conquête!... Comme une gêne physique, il sentit tout à coup la contrainte de l'air et il se trouva l'insupportable curiosité de la foule, les exigences du décorum, et jusqu'à l'écrasement de la musique, la lenteur de ces absurdes danses qui n'en faisaient pas. Ses yeux se levèrent. Il rencontra ceux de Mand. Le jeune fille, franchement tournée, le regardait, sans se soucier de la galerie. La poitrine d'Omroff se gonfla d'ironie. Il enlaça son programme et se la déhanta en morceaux, et violemment que ses voisins le regardèrent. Mand fut au fortif sourire. Son délice profita de ce que Boris ne vit plus que le grand chapeau en paille de riz blanche, enguirlandé de roses blanches, et sous lequel s'élevait le cou nu, si long, si pur... Pais c'était le triangle de peau satinée hors des dentelles de corsege légèrement décolleté en points. Un fin sillon commençait entre les épaules saillantes, s'enfonçait dans le mystère des toiles noires, à peine plus pâles que cette chair savante. "A moi... à moi... Elle est à moi..." se disait-il éperdument, tandis que des flammes rapides s'élevaient et couraient dans ses veines.

Au delà de la rampe, improvisée sous les rayons des projecteurs, des formes étranges s'agitaient suivant un rythme traitant, plaintif. Agacées ou en ce moment, la tête courbée jusqu'au sol, étaient de grands scarabées d'or et de feu... des ordures de son genre... Des escarpes rutilantes les couvraient. Leurs fronts dardaient des antennes... Ombre de leurs mouvements aléatoires, le long de leurs corps, des feintes roses de pierreries. Mais ces êtres fantastiques se redressèrent. On distingua, sous le lourd des plaques et des mitres, des penditifs et des ceintures, la grandeur des corps. Des bras maigres, couleur de safran, s'écartèrent des gorges et d'effrayance. Et des mains étroites, seules, dotées d'une expression singulière, dessinèrent sur l'espace des gestes d'une grâce éternelle, d'une sensualité tendre, barbare et douce, gémissait dans l'ombre. Paris, enroulé, attendait la trépassée inconnue dont allaient la faire travailler les petites danseuses javanaises. Elles s'enfoncèrent dans le son-bois. Les projecteurs cessèrent de les suivre. Ce ne fut plus qu'une suite de larves grises. Un soupir court. Des fantômes surgirent, — théories légères, qui semblaient flotter

sans toucher le sol. Les rayons opalins, aussitôt dirigés vers leur apparition, révélèrent les danseuses grecques. Elles furent très applaudies. Après l'excitation, signée jusqu'à un malaise, excité par la vision envoi de Java, la grâce s'abaisse, presque secourde de celles, dégagea les âmes. L'animalité, dégagée dont on avait senti le souffle, s'apaisa. Les Espagnoles furent les mêmes, mais avec tout de hardiesse, d'esprit, d'agitation endiablée, que leurs témoignements parurent véniels auprès des perverses lenteurs dont on avait haleté au début. Le plus gros succès de la soirée fut pour les Russes. D'abord parce qu'ils présentaient des sujets extraordinaires. Pais par politesse pour le roi de Carinthie, dont on connaissait les attaches slaves. Ses sujets aussi bien que ceux de leur étaient nombreux dans l'assistance. Ils se manœuvrèrent pas de faire une ovation à leurs compatriotes. Et enfin, l'enthousiasme avait une raison de plus pour se manifester. Le complot anarchiste, déjoué quelques jours auparavant dans les bois de la Petite Barrière, en core présent à toutes les pensées, émuait l'opinion. Des hôtes illustres de Paris avaient failli en être victimes. Un sergent, — ce prince Omroff,

que tous les spectateurs se montraient tout à l'heure, et regardaient en acclamant les artistes de son pays. Le chœur des braves dépassait le plaisir du moment, témoignait de la joie d'une ville sur laquelle a passé le canon d'un attentat, — quand cet attentat menaçait un étranger, et qu'on en a empêché l'exécution. Le roi de Carinthie, ayant cherché des yeux son ami Boris, pour se tourner vers lui se appliqua, ce fut un délire de braves pendant quelques minutes. Mais le fameux danseur Illinsky accourait sur le devant de la scène. Les spectateurs se calmèrent, immobiles soudain, la respiration suspendue. Ceux qui se le connaissent pas encore s'étonnent de la simplicité avec laquelle s'avance le très jeune homme, presque un adolescent, vêtus sans prétention d'un court justaucorps et d'un maillot clair qui montrait ses jambes parfaites. Son cou très long, grêle encore, donnait une espèce de sobriété à son visage, sans beauté quoique assez fin, et d'un type slave très caractéristique. Ses perruques, il portait les cheveux courts, ras jusqu'à la nuque comme n'importe quel jeune gargon. Et les curieux le regardaient, un peu déçus, quand —

à l'air anglais qui avait entendu l'observation. — "Be quiet, Freddy", chuchota l'ody Mand, derrière laquelle lord H.w.kabery venait de se placer. — Il arrivait maintenant, n'avait rien voulu voir que son idole. Sa cousinie lui demanda: — Vous êtes dans les localités? — Vous appelez cela des localités? Des abris de toile... un campement de bohèmes. — Oh! j'aimerais voir... — On s'y même pas les petites filles. — "Petite", rit Mand, en redressant sa longue taille. Et se tournant vers sa mère, qui se levait. — Otez loutille, maman. Ne voyez pas de partir. Je veux voir cette petite femme dansée. — Vous portiez l'appeler "la princesse", dit gravement son cousin. — Vous avez parfaitement raison, Freddy. Je souhaiterais qu'elle fût encore plus princesse et même danseuse. Mais, tout de même, elle mérite son titre. — Devez-vous aller l'appeler de l'ody Arthur. — Ne vous faites pas de man. Je voudrais tout savoir quelle espiègle lui a mené Freddy, dit. Car il y a une espiègle vous savez. — La duchesse de Oarlington hâssa les épaules. Flavianna paraissait. Le rayon électrique tombe sur